

ARTHUR RIMBAUD

Correspondance

1888-1891

PRÉFACE ET NOTES
DE JEAN VOELLMY

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1965.*

Extrait de la publication

Ce travail n'aurait pu être entrepris sans l'aimable concours de M^{me} Fanny Zwicky-Ilg et de M. Dieter Zwicky. Avec une confiance totale, ils m'ont permis de prendre connaissance des documents d'Alfred Ilg et d'en préparer la publication. M^{me} Zwicky s'est privée pendant des années de ces papiers qui lui sont chers. Je tiens à lui exprimer, ainsi qu'à son fils, ma sincère reconnaissance.

J. V.

CONNAISSANCE DE RIMBAUD

Les lettres abondent où Rimbaud se plaint de son sort qui le condamne à errer, sous un climat brûlant, dans des conditions absurdes. Suivant les pistes où il peut trouver à vivre, il se nourrit de chagrins aussi véhéments qu'insensés. Tout le dégoûte, ses affaires lui donnent beaucoup de tracassas pour peu de bénéfice, sans aucune sorte d'espoir, sauf celui de mourir à la peine. A Aden, il désire ardemment partir pour le Harar, où le climat est excellent, la vie bon marché, la nourriture délicieuse. Arrivé sur le haut plateau, il s'y déplaît au possible et rêve d'Aden, dont les grandes chaleurs lui feraient du bien.

Jusqu'à quel point faut-il prendre ces jérémiades au sérieux, puisqu'il nous met lui-même en garde contre elles ? « Si je me plains, écrit-il le 10 juillet 1882, c'est une espèce de façon de chanter. » Rimbaud a des allures d'enfant gâté qui rechigne au moindre obstacle. Mais il arrive que sa voix s'élève au-dessus de sa vie africaine pour atteindre à un pathétique qui nous bouleverse. L'ancien poète se révolte contre la condition humaine, il s'en prend au Très-Haut.

Nous ne pensons pas qu'il ait souffert plus que

ses compatriotes en Afrique orientale ; Soleillet, foudroyé à Aden, en pleine rue, par une embolie ; Barral, massacré par les Danakil ; Labatut, qui rentre en France pour y mourir ; d'autres. Il est plus susceptible, certes, plus doué aussi, sachant qu'il perd sa jeunesse dans ces régions désertes. Mais si nous nous sentons émus à la lecture de ses lettres, c'est que son langage a gardé parfois sa force première. Ses phrases se gravent dans la mémoire ; elles ont quelque chose de définitif, qui ne supporte pas la contradiction.

« Hélas ! à quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues et ces aventures chez des races étrangères, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom... » (Lettre aux siens, 6 mai 1883.)

« Enfin, vous le penserez comme moi, je crois, du moment que je gagne ma vie ici, et puisque chaque homme est esclave de cette fatalité misérable, autant à Aden qu'ailleurs... » (Lettre aux siens, 10 septembre 1884.)

« ...le plus probable, c'est qu'on va plutôt où l'on ne veut pas, et que l'on fait plutôt ce qu'on ne voudrait pas faire, et qu'on vit et décède tout autrement qu'on ne le voudrait jamais, sans espoir d'aucune espèce de compensation. » (Lettre aux siens, 15 janvier 1885.)

« ...notre vie est une misère, une misère sans fin ! Pourquoi donc existons-nous ? » (Lettre à sa sœur, 23 juin 1891.)

Les revers de fortune ont frappé Rimbaud d'autant plus durement qu'il a échafaudé des projets innombrables. Il suffit de lire les titres des livres qu'il a commandés pour se faire une idée des rêves qu'il caressait : *Traité de métallurgie, Hydraulique urbaine et agricole, Commandant de navires à vapeur, Architecture navale, Poudres et salpêtres,*

Minéralogie, Instruction sur l'établissement des scieries, etc. Les a-t-il jamais lus, ces manuels qu'il a, au dire d'Alfred Bardey, abandonnés à Aden ? S'est-il imaginé pouvoir apprendre tous les métiers à la fois, lui qui s'était refusé aux épreuves du baccalauréat ? On sait que les comptes rendus qu'il a rédigés à la suite de ses explorations ont retenu l'attention des spécialistes. Le *Rapport sur l'Ogadine*, la lettre au directeur du *Bosphore égyptien*, l'*Itinéraire d'Antotto à Harar* se lisent encore aujourd'hui avec profit. Mais il est resté en deçà du but qu'il s'était assigné quand il écrivait à son ami Ernest Delahaye, le 18 janvier 1882 : « Je suis pour composer un ouvrage sur le Harar et les Gallas... » Ces articles sont bien modestes auprès des livres que Théophile Lefebvre et Jules Borelli ont publiés.

L'idée de se faire envoyer un appareil photographique n'a pas été aussi extravagante que l'on a prétendu. D'autres voyageurs ont rapporté des vues de ces régions, M. Hénon, Jules Borelli, qui les a intercalées dans son *Journal* ; Alfred Ilg, dont il existe une iconographie complète. Il n'en est pas moins vrai que Rimbaud est loin d'avoir gagné la « petite fortune » qu'il escomptait. Après un certain temps, il s'est lassé de ses installations et s'en est défait.

Quand Rimbaud est condamné à l'inactivité, son imagination est particulièrement féconde. C'est ainsi qu'il projette, en 1882, de former une troupe de chasseurs d'éléphants. De retour de chez Ménélik, en octobre 1887, il veut doter l'Abyssinie d'une nouvelle race mulassière. Deux mois après, il demande à importer le matériel nécessaire à l'établissement d'une fabrique de fusils et de munitions. Il écrit des articles pour *Le Temps*, *Le Figaro*, essaie de se faire engager comme correspondant de guerre. Il gagne le Harar pour voir si l'on peut

entreprendre l'exploitation de la gomme. Quand il revient, il se tourne de nouveau vers le commerce ; tous ses projets ont avorté.

Rimbaud a parcouru des milliers de kilomètres à pied, à cheval, en bateau. Il a visité plusieurs continents ; ces voyages ne sont rien auprès de ceux qu'il a rêvés. Les pays les plus éloignés le hantent : l'Inde, l'Arabie, le Tonkin, Panama, où la construction du canal bat son plein, le Soudan, la Chine, le Japon, et cette ville qui l'obsède pendant des années : Zanzibar. Zanzibar, dont il parle dès son arrivée à Aden ; Zanzibar, où se dirigent ses pensées après ses premières déceptions au Harar ; Zanzibar, qui reparaît dans ses lettres quand, en 1882, il se morfond dans un emploi subalterne ; Zanzibar, qu'il compte gagner après son voyage au Choa. sa mère devant lui avancer les frais ; Zanzibar, qu'il mentionne plusieurs fois encore dans ses lettres, en automne 1887. Puis, brusquement, avec un aplomb imperturbable, le 5 novembre 1887 : « ...peut-être ne partirai-je ni pour Zanzibar, ni pour ailleurs. »

Si l'impression qui se dégage d'une lecture rapide des lettres de Rimbaud est plutôt défavorable, nous découvrons en suivant sa biographie de plus près que, tout en se décourageant facilement, il avait un extraordinaire pouvoir de régénération. Ses déboires ne l'empêchent pas, chaque fois qu'il part pour le Harar, d'envisager l'avenir avec optimisme. Il prévoit des affaires assez importantes ; tout ira mieux. Mais cette flambée d'enthousiasme est de courte durée. « Je n'ai pas trouvé ce que je présumais... », écrit-il le 15 février 1881. Il aurait pu multiplier de tels aveux.

Dès qu'il conçoit un projet, il se laisse emporter par son imagination et, brûlant les étapes, escompte le bénéfice. La réussite ne fait aucun doute ; tout

se déroulera comme prévu. Il suffit, à ses yeux, qu'il imagine pour que la réalité suive. L'on est tenté de se rappeler cette phrase qu'il a écrite à l'âge de dix-huit ans : « Je me crois en enfer, donc j'y suis. » Rimbaud se prend pour un négociant fort habile, ayant une très longue expérience et l'instinct des affaires.

Outre l'imagination, c'est surtout son éloquence qui le dessert, ce style haut en couleur qu'il retrouve comme par miracle, et dont nous avons déjà noté quelques exemples. Comme il s'exprime bien, ses propos semblent irrécusables. Ce qu'il dit a force de loi, il se fie à ses chimères. Aussi tombe-t-il dans un désenchantement d'autant plus grand quand il lui faut voir les choses telles qu'elles sont.

En octobre 1885, Rimbaud quitte brusquement la maison où il travaillait depuis cinq ans pour se lancer dans le trafic des armes. Il a préparé son association avec Labatut à l'insu de ses supérieurs ; il abandonne son poste sans avoir observé le délai de préavis. Il va former une caravane, apporter quelques milliers de fusils à Ménélik, roi du Choa. Il compte redescendre avec un bénéfice de 25 à 30 000 francs, réalisé en moins d'un an.

A lire les lettres qu'il adresse aux siens, l'Abyssinie est un véritable éden :

« ... le climat est délicieux : il ne fait ni chaud ni froid, la population est chrétienne et hospitalière ; on mène une vie facile, c'est un lieu de repos très agréable pour ceux qui se sont abrutis quelques années sur les rivages incandescents de la mer Rouge. » (Lettre aux siens, 18 novembre 1885.)

« Une fois la rivière Hawache passée, on entre dans les domaines du puissant roi Ménélik. Là, ce sont des agriculteurs chrétiens ; le pays est très élevé, jusqu'à 3 000 mètres au-dessus de la mer ; le

climat est excellent ; la vie est absolument pour rien ; tous les produits de l'Europe poussent ; on est bien vu de la population. » (Lettre aux siens, 3 décembre 1885.)

« J'espère [...] me réfugier, dans quelques mois, parmi les monts de l'Abyssinie, qui est la Suisse africaine, sans hivers et sans étés : printemps et verdure perpétuelle, et l'existence gratuite et libre ! » (Lettre aux siens, 28 février 1886.)

Au terme de son voyage, il aura changé d'opinion : « ... les choses sont très longues dans ces sales pays... », écrit-il le 7 avril 1887.

Rimbaud a été un employé hors ligne, Alfred et Pierre Bardey en conviennent. Si les résultats n'ont pas toujours répondu à ses espérances, c'est qu'il n'a pas eu de suite dans les idées. Il faut dire que les conditions ne le favorisent guère ; il travaille dans un climat à fièvres, avec des gens sauvages. A Bou-bassa, où il est allé seul, premier Européen, créer des marchés, il tombe malade ; Alfred Bardey et le Grec Sottiro doivent le relayer, pour que le fruit de ses efforts ne soit pas perdu. Il ne réussit pas à concilier ses goûts et ses aptitudes avec son emploi subalterne, il ronge son frein, se croit incompris, se révolte contre ses supérieurs qui désapprouvent ses extravagances. « Vous pensez bien que Rimbaud fut souvent utopiste et qu'il ne paya pas la casse », dira de lui Alfred Bardey dans une lettre à Paternie Berrichon.

Tant que Rimbaud économise ses appointements, mois par mois, à force de privations ; tant qu'il fait des affaires « sans espoir de devenir tôt millionnaire » (lettre du 4 août 1888), son capital augmente ; quand il joue gros, quand il veut faire coup double, la fortune l'abandonne. La liquidation de la caravane Labatut lui permet tout juste de rentrer dans ses

fonds après deux ans de fatigues inimaginables. En 1889, il envoie à Ilg une telle quantité de ferblanterie que celui-ci ne réussira pas à s'en défaire avant le départ de Rimbaud.

Le sens de la mesure lui fait défaut, son langage l'atteste. Il affectionne le superlatif : A Aden, « le lieu le plus ennuyeux du monde », dont il est « le seul employé un peu intelligent ». on mène « la vie la plus atroce ». Il se laisse aller à des fureurs extrêmes : les soldats égyptiens, au Harar, sont « un tas de chiens et de bandits » ; ses patrons, « des ladres et des fripons, bons seulement pour exploiter les fatigues de leurs employés ».

L'intérêt n'est pas le mobile de Rimbaud, bien qu'il renseigne les siens à tout propos sur ce qu'il gagne. Il ne court pas après l'argent quand il s'embarque pour l'Afrique ; son intelligence, sa probité lui auraient permis de faire carrière ailleurs. A-t-il voulu fuir un passé dont le souvenir lui était pénible ? Les remarques de M. Alfred Bardey et une lettre du 7 octobre 1884 nous donnent à entendre qu'il n'a pas oublié ses égarements : « Si j'ai eu des moments malheureux auparavant, écrit-il, je n'ai jamais cherché à vivre aux dépens des gens, ni au moyen du mal. » Nous ne pensons pas que son passé l'ait obsédé au point de le pousser d'escale en escale, jusqu'au fond de l'Afrique. Il a le goût du voyage : tout enfant, il aime vagabonder dans les environs de sa ville natale. Le cercle de ses courses s'élargit avec l'âge, Verlaine l'accompagne un bout de chemin, puis Germain Nouveau. A vingt-cinq ans, il échoue sur les bords de la mer Rouge ; il pense repartir dès qu'il en aura l'occasion.

Rimbaud fait l'éloge du mouvement, il chante

la gloire d'une « vie errante et gratuite » (lettre du 23 août 1887). Il trouve, bien qu'ayant abandonné tout souci de style, des mots touchants pour exprimer ce qui lui tient à cœur : le changement. Il y revient sans cesse dans les lettres aux siens pour dissiper toute équivoque : « En tous cas, ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde », écrit-il le 15 janvier 1885, et deux ans après, le 8 octobre 1887 : « Il est bien certain que je ne puis plus vivre sédentairement... »

Rimbaud désire être libre et, tant qu'il voyage, il calme cet appétit féroce. Il veut pouvoir faire ses bagages à tout moment, s'embarquer pour un autre continent, explorer de nouvelles terres. Si le ton s'aigrit dans les dernières lettres à Ilg, si les instances : « liquidez, finissez-en, bazardez » se multiplient, c'est qu'il désespère de pouvoir reprendre le large. Les marchandises qu'il a envoyées au Choa ne se vendent pas, et il ne lui est pas possible de modifier son contrat avec Tian avant d'avoir récupéré ses fonds. Rimbaud, qui ne s'est jamais soumis aux hommes, est obligé d'attendre au Harar par la force des choses.

Les biographes ont insisté sur le côté aventureux de son caractère. Dès son premier séjour au Harar, il se hasarde dans des régions jusque-là inaccessibles aux Blancs. L'esprit qui l'anime est le même que celui qui l'a poussé vers l'inexprimable. Et bien qu'il se soit formé depuis à l'école de la vie, l'inconnu a gardé pour lui tous ses attraits. Rimbaud est resté l'adolescent qui s'exalte dès que s'ouvrent des perspectives de gloire. Tout ce qui est nouveau l'attire. Il recourt, pour en parler, au style elliptique qui a fondé le succès des *Illuminations* :

« Pour moi, je compte quitter prochainement cette ville-ci pour aller trafiquer dans l'inconnu. Il y a un

grand lac à quelques journées, et c'est en pays d'ivoire : je vais tâcher d'y arriver. Mais le pays doit être hostile. Je vais acheter un cheval et m'en aller. » (Lettre aux siens, 4 mai 1881.)

Le voyageur, l'homme épris de liberté, l'aventurier se double pourtant d'un calculateur habile. Rimbaud subit, malgré l'hérédité paternelle, l'emprise de sa mère, qui le pousse au gain. Les pérégrinations, les épreuves hasardeuses, la recherche de l'inconnu l'enthousiasment, mais il se lasse dès que les bénéfices se font attendre. Il monnaye son talent ; les nobles aspirations, les élans vers l'idéal sont suivis de raisonnements pratiques. Il cherche un travail « intéressant et lucratif » (lettre du 15 janvier 1881), il ne veut pas « vagabonder dans la misère » (lettre du 15 janvier 1885). Les explorations ne seront poursuivies que si elles ouvrent de nouveaux débouchés ou si elles sont financées par la Société de Géographie.

Grâce à sa correspondance, nous pouvons mettre le doigt sur les deux natures qui l'habitent. Rimbaud se plaît dans le rôle de pionnier de la présence française en Afrique ; il parle des habitants, de leurs us et coutumes, discute la politique des grandes puissances. Isabelle, sa sœur cadette, frémit à l'idée des périls qu'il affronte. Les pays exotiques qu'il évoque, les villes lointaines qu'il cite frappent son esprit romanesque. Mais à l'adresse de sa mère, et peut-être pour se justifier auprès de sa seconde nature, il nomme les gains qu'il réalise. Rappelons-nous avec quel dédain il mentionne un concurrent qui ne voyage que « pour s'en glorifier géographiquement » (lettre du 25 août 1883).

Rimbaud pense que l'argent, auquel il prête un pouvoir magique, va lui permettre de rompre les liens qui l'asservissent. S'il se charge, en s'asso-

çant à Labatut, d'obligations écrasantes, c'est qu'il rêve d'être indépendant. Nous assistons dans sa vie à des alternatives d'engagement et de dégage ment. Quand il est libre, il craint que ses ressources ne s'épuisent, qu'il ne tombe dans l'indigence et ne dépende des autres. Mais à peine a-t-il signé un contrat, il se sent dupé et brûle de secouer son joug. Il n'est pas sûr de soi, les hauts et les bas se succèdent, et comme il a perdu la foi, il cherche dans l'argent le soutien qui lui manque.

Pour pénétrer plus avant dans la connaissance de Rimbaud, nous allons recourir aux témoins de sa vie en Afrique : ses supérieurs, ses associés, ses correspondants, les voyageurs et les agents consulaires. Quels jugements ont-ils portés sur lui ? Quel a été son comportement envers eux ?

M. Alfred Bardey a été son patron pendant cinq ans. Il faut admirer la bonne grâce avec laquelle il s'est prêté aux enquêtes des rimbaldiens. Il dut essayer les reproches de Paterné Berrichon qui donna une version fantaisiste de la vie de son beau-frère. Bien que Bardey ait eu le même âge que son employé, il ne semble pas que des relations d'amitié se soient établies entre eux. Rimbaud avait des sautes d'humeur dont son chef se méfiait. Bardey appréciait pourtant son intelligence, son énergie et son courage, ainsi que l'aide discrète qu'il apportait aux pauvres expatriés tombés dans la misère.

Lorsque Alfred Bardey alla le voir à l'hôpital de la Conception, à Marseille, et lui proposa de venir se rétablir dans sa maison de campagne, Rimbaud fondit en larmes. C'est là aussi qu'il se rappela les amis qu'il s'était faits en Afrique et qu'il n'avait pas toujours appréciés.

Le témoignage d'Alfred Bardey est complété par une lettre de son frère Pierre qui relève l'ironie caustique de son compatriote. Nous devons revenir sur cette manie de Rimbaud qui a frappé tous ceux qui l'ont approché.

César Tian, avec qui il entretenait des relations commerciales pendant son dernier séjour au Harar, ne s'est pas prononcé sur lui. C'était un homme expérimenté, installé à Aden de longue date, dont Jules Borelli vante l'hospitalité. Tian en imposait à son correspondant, qui avait peur de paraître trop découvert dans les inventaires bimensuels qu'il devait lui soumettre. Il était correct en affaires, comme le prouve l'arrangement qu'il proposa à Rimbaud lorsque celui-ci dut retourner en France.

Rimbaud a failli devenir l'instrument d'Armand Savouré, un des plus importants trafiquants de l'Afrique orientale. Savouré possédait toutes les qualités qui manquaient à l'ancien poète pour réussir dans les affaires : beaucoup de doigté, le goût du risque, peu de scrupules, une bonne humeur à toute épreuve. Habile organisateur, il savait faire travailler les autres pour son compte. Ilg l'estimait peu, bien qu'il s'associât à ses entreprises. Savouré n'avait ni les bons principes de Bardey, ni l'ardeur patriotique de Soleillet. Dans la lettre inédite que nous publions, nous voyons ce mercanti à l'œuvre ; nous apprenons aussi que les trafiquants étaient au courant des activités journalistiques de Rimbaud. Au Harar, Rimbaud se brouilla avec Savouré, lui adressa des propos blessants, dont celui-ci, avec son insouciance habituelle, ne se formalisa guère. L'Ardenais continua en effet à lui rendre service, malgré ses récriminations.

Dans le journal de son voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama, l'explorateur Jules Borelli brosse

un tableau de l'Abyssinie au XIX^e siècle. Il a fait la connaissance de Rimbaud en février 1887, à Ankober. Le portrait qu'il en trace mérite d'être retenu :

« Notre compatriote a habité le Harar. Il sait l'arabe et parle l'amharigna et l'omoro. Il est infatigable. Son aptitude pour les langues, une grande force de volonté et une patience à toute épreuve le classent parmi les voyageurs accomplis. » (Borelli, p. 200-201.)

Borelli a accompagné Rimbaud au Harar, explorant la route à travers les Itous que la conquête de Ménélik avait ouverte. Il est descendu chez lui en septembre 1888, au terme de son expédition.

Le négociant français fit un accueil cordial à l'explorateur qui, harassé de fatigue, dégoûté des régions qu'il venait de traverser et des gens qui l'avaient abandonné dès qu'il n'était plus en mesure de les traiter avec magnificence, ne désirait plus que rentrer en France. C'est grâce à lui aussi que le voyageur trouva, à Geldessey, des chameaux prêts à partir. Nous savons pourtant que Rimbaud s'était brouillé avec Borelli un an auparavant. Mais si l'Ardençais était prompt à se mettre en colère, il suffisait d'un mot pour l'attendrir.

Pour le vice-consul de France à Aden, Rimbaud était un de ces sujets douteux qui perdent leurs papiers, contreviennent à la loi militaire, ne répondent pas aux demandes qu'on leur adresse. Se prévalant des services diplomatiques quand il était lésé dans ses intérêts, Rimbaud ne manquait pas de leur créer des embarras. De retour de son voyage en Abyssinie, il soumit à M. de Gaspary le bilan de la caravane. De Gaspary lui ayant demandé d'y joindre les reçus, il en fit une copie qu'il agrémenta du récit détaillé de ses mésaventures, dont le consul ne semble pas avoir tenu compte, puisqu'il

nota, le 8 juillet 1890, que son correspondant ne lui avait pas répondu.

Il est intéressant de confronter le Rimbaud des chancelleries avec celui de Borelli. Le négociant ayant été arrêté lors de son passage à Massaouah, en août 1887, le consul, M. Mescinicy, se renseigne auprès de son collègue d'Aden sur l'identité de « cet individu dont les allures sont quelque peu louches ».

« Ce Français, qui est grand, sec, yeux gris, moustaches presque blondes, mais petites, m'a été amené par les carabiniers. »

Le « sieur Rimbaud » lui est d'autant plus suspect qu'il détient deux traites de 5 000 et de 2 500 thalers.

Si les gens qui ont eu affaire à Rimbaud ne lui ont pas épargné les critiques, il ne les a, pour sa part, pas ménagés non plus. Nous ne parlons pas des graves accusations qu'il portait contre ses supérieurs quand il écrivait aux siens et exhalait sa mauvaise humeur, ni des démêlés qu'il eut à tout propos, mais de la joie maligne qu'il prenait à se moquer de ceux qui se débattaient comme lui contre les difficultés de l'existence. Non seulement les gens d'affaires, mais aussi les voyageurs lui ont connu cette manie. Il s'amusait à caricaturer ses compagnons d'infortune, des originaux pour la plupart, qui se prêtaient admirablement à ce genre d'exercices. Avec une verve incomparable, des mots à l'emporte-pièce, il soulignait leurs tics, contrefaisait leurs ridicules. Ses auditeurs se divertissaient de ces charges, tout en se demandant s'ils ne feraient pas, à leur tour, les frais de la conversation devant d'autres convives.

ARTHUR RIMBAUD

Correspondance

1888-1891

Ce recueil contient la correspondance échangée entre Rimbaud et Ilg de 1888 à 1891. Alfred Ilg était un jeune ingénieur suisse parti pour l'Abyssinie à l'âge de vingt-quatre ans. Pendant dix ans il dirige les travaux publics, construit des maisons, des routes, deux ponts, devient le conseiller technique du roi Ménélik qui le consulte même sur les questions de politique étrangère et le nomme Premier ministre en 1896, à la fin de la guerre avec l'Italie.

Rimbaud était parti en 1880 pour l'Afrique. En 1888, il installe au Harar un comptoir commercial sur le modèle de l'agence de la maison Viannay, Bardey et Cie dont il a été un employé de 1880 à 1885. Il importe du fil à tisser, des soieries, de la toile, des lainages, de la verroterie, de la quincaillerie, exporte de l'or, de l'ivoire, du musc de civette, des peaux et du café.

Ses trente-cinq lettres découvertes par Mme Zwicky-Ilg, fille du Premier ministre d'Ethiopie, forment une chronique fidèle de sa vie en Abyssinie, des difficultés qu'il rencontre dans ses différentes entreprises. Rimbaud tenait Ilg en grande estime et avait trouvé en lui un interlocuteur intelligent et ironique.

Cette correspondance éclaire sous un jour nouveau certains points les plus discutés par les admirateurs ou les détracteurs du poète, en particulier le fait qu'il ait été ou non un trafiquant d'esclaves.

Présentée par Jean Voellmy, elle est précédée d'un *Historique du séjour de Rimbaud en Afrique.*



65-V

A 25436

ISBN 2-07-025436-4

Extrait de la publication

9 782070 254361